

—Le service est pour dix heures très précises, dit-il à Jérôme. La levée du corps, en raison de l'extrême proximité de l'église, se fera donc à dix heures moins un quart... Une demi-heure d'exposition suffira... Nos ouvriers vont s'occuper immédiatement de tendre la porte cochère...

A partir de ce moment, la chambre mortuaire fut envahie par des amis qui voulaient jeter un dernier regard sur le visage du comte de Philippe de Thonnerieux, avant que ce visage disparût pour toujours.

Pascal voyait passer devant ses yeux des jambes qui allaient, venaient, tournaient autour du cercueil ; des robes dont les longues jupes effleuraient avec un bruit très doux la haute laine du tapis.

La comtesse de Chatelux, son fils Fabien, Raymond et Paul Fromental, vinrent s'agenouiller et prier devant la dépouille mortelle de celui qu'ils avaient aimé, respecté, et qu'ils pleuraient.

Soudain parurent les ensevelisseurs, qui firent évacuer la chambre.

On enleva le cercueil des tréteaux sur lesquels il était placé et, après que Jérôme sanglotant eût effleuré respectueusement de ses lèvres le front glacé du maître qu'il devait regretter jusqu'à son dernier souffle, on ramena le suaire sur le visage, on vissa la planche de chêne formant le couvercle de la bière munie d'un écusson de cuivre portant le nom et le titre du défunt, et quatre hommes descendirent le cercueil pour l'exposer en grande pompe sous la voûte drapée de noir où le catafalque était préparé.

Dans la chambre funèbre on avait éteint les cierges, ployé et emporté les tentures de deuil et les tréteaux maintenant inutiles.

Le bruit des pas cessa de se faire entendre.

Les portes se refermèrent.

Pascal, enfin, était seul !

Lorsqu'on avait porté la main sur le cercueil, le jeune homme, oubliant pour une seconde les tortures qu'il subissait, sentit un frisson d'angoisse courir dans ses moelles.

Si les ensevelisseurs soulevaient le corps ; ils découvriraient forcément le coffret caché sous les épaules du cadavre, et alors cette fortune, qui devait le conduire à une fortune bien autrement grande encore, serait perdue pour lui !

Aussi éprouva-t-il un allègement inouï quand il entendit placer le couvercle de la bière et poser les vis.

Au moment où la chambre se trouva déserte, cet allègement devint complet.

Arrachant, non sans peine, à la position horizontale qu'ils occupaient, ses membres raidis par une immobilité de près de cinq heures, il se réfugia derrière les pentes de brocard tombant du baldaquin du lit et il épousseta de son mieux la poussière qui le couvrait de la tête aux pieds.

Le désordre de sa toilette réparé tant bien que mal, il quitta son abri provisoire, gagna une porte dérobée connue de lui et établissant une communication avec l'escalier de service.

Deux minutes plus tard il arrivait au milieu de la foule réunie pour suivre le convoi, et comme les éléments les plus disparates de la société se trouvaient représentés dans cette foule, personne ne remarqua ni sa présence, ni son costume.

La rue était pleine de monde ; toutes les bouches exaltaient les grandes qualités et surtout l'inépuisable charité du feu comte.

L'exposition ne dura qu'une demi-heure.

Le corbillard, un splendide corbillard de première classe, et les voitures de deuil arrivèrent.

La levée du corps eut lieu, et le convoi partit pour l'église. Mille personnes, au bas mot, suivaient le char funèbre.

Pascal jugea complètement inutile de se joindre à cette foule et de l'accompagner à Saint-Sulpice. Le cimetière seul avait désormais un intérêt pour lui, et ce fut au cimetière qu'il se rendit en ligne directe.

Une fois arrivé, il se renseigna sur l'endroit où se trouvait le tombeau de la famille des Thonnerieux, et il se dirigea vers cet endroit.

Les marbriers y travaillaient déjà, descendant la dalle du caveau dans lequel on allait déposer le cercueil.

Le jeune homme s'approcha d'eux, leur adressa quelques questions banales et parut examiner les travaux en curieux désœuvré qui s'inquiète des moindres choses dans le but unique de tuer le temps, puis, tout en se donnant l'attitude d'un flâneur, il attendit l'arrivée du convoi, arrivée qui n'eut lieu qu'à près de midi.

Nous ne raconterons point les détails de la cérémonie, pareille à toutes les autres du même genre.

Ce dernier hommage rendu à l'homme de bien, et les prières finies, la foule s'écoula lentement, silencieuse et recueillie, Jérôme resta seul avec les marbriers et l'un des gardiens du cimetière.

Mais Pascal n'était pas loin.

Le dos tourné, la visière de sa casquette rabattue sur le front, il semblait examiner avec grande attention un mausolée voisin de la famille de Thonnerieux ; en réalité il s'arrangeait de façon à ne pas perdre un mot des paroles échangées entre les ouvriers et le valet de chambre du feu comte.

Les marbriers replacèrent les dalles sur l'ouverture du caveau.

—Ne scellez-vous pas ces dalles ? demanda Jérôme au contre-maître qui répondit :

—Non, monsieur... Nous avons à terminer pour le quart d'heure une besogne très urgente, et nous remettons à demain matin celle-là, qui l'est beaucoup moins puisque le monument est fermé... je vous prierai même de bien vouloir donner à M. l'inspecteur la clef dont nous aurons besoin...

Il désignait le gardien.

Jérôme lui tendit la clef, ploya le genou devant le tombeau, comme on fait dans une église en passant devant l'autel, et à son tour se retira.

Pascal avait tout entendu.

Dès que Jérôme eût disparu, il se dirigea vers la porte de sortie, gagna la station de voitures la plus proche, et monta dans un fiacre.

—Où allons-nous bourgeois ? lui demanda le cocher.

—Place de la Madeleine... Vous m'arrêterez en route chez un chapelier...

Le fiacre roula.

Il était plus d'une heure lorsque Pascal, ayant échangé sa casquette contre un chapeau, rejoignit Jacques Lagarde dont chaque minute écoulée augmentait l'inquiétude.

—Enfin ! s'écria-t-il en voyant entrer le jeune homme. Sais-tu que je commençais à te croire perdu !

—Ça ne m'étonne pas !... J'ai bien failli l'être !...

—Tu as donc couru un danger ?...

—Enorme !

—Dont tu es sorti sain et sauf, c'est le principal... Et le gisement aux lingots ?

—Très riche, le gisement !... Très féconde, la mine !...

—Alors, tu as trouvé la fortune ?...

—Le commencement de la fortune, oui... une première mise de fonds plus que suffisante...

—Combien ?

—Je ne sais pas encore, mais je réponds absolument d'un chiffre respectable...

—Pourquoi cette absence prolongée qui me faisait brûler à petit feu ?

—Ah ! pardieu !... pourquoi ? Parce que j'étais étendu tout de mon long sous un lit, d'où je ne pouvais bouger sous peine d'être pincé, et je te garantis que cette position n'était pas drôle du tout !

—Sous un lit ! répéta Jacques stupéfait.

—Parfaitement ! Cela t'intrigue ?... Eh bien ! écoute... Je puis à présent te dire ce que j'ai tenté... Ce que j'ai fait... ce qui reste à faire...

Et Pascal raconta, sans rien omettre, ce que nos lecteurs savent déjà.

Jacques l'écoutait bouche bée, effrayé et tout à la fois émerveillé de son audace.